

*André Gide  
et l'Allemagne*

I



**ANDRÉ GIDE ET L'ALLEMAGNE**  
**Colloque de Düsseldorf (1991 \*)**

**André Gide**  
**dans l'ancienne R. D. A.**

par

**BRIGITTE SÄNDIG**

**T**OUT comme la R.D.A. elle-même, la réception d'André Gide dans ce pays fait partie d'une époque révolue. Il a fallu que cet État finît d'exister pour qu'on pût parler en toute franchise, même d'un sujet aussi innocent que la réception d'un écrivain.

Par parenthèse, je voudrais noter qu'il y a quelque temps j'ai fait une pareille tentative rétrospective touchant la réception d'Albert Camus en R.D.A. ; dans les deux cas, je me suis sentie poussée à un tel effort, car ma carrière est indissolublement liée à l'histoire de la réception de ces deux écrivains en R.D.A.. C'est pourquoi cette étude est plutôt un compte rendu d'expérience qu'un travail strictement scientifique.

Albert Camus autant qu'André Gide étaient tout simplement inacceptables pour les doctrinaires de la culture ; les critiques littéraires, les lecteurs des maisons d'édition ainsi que les journalistes qui voulaient promouvoir la littérature française de notre siècle et donc faire connaître aussi au public ces deux écrivains se trouvaient face à une tâche difficile,

---

\* Nous publions ici, en traduction française, cinq des communications qui furent présentées au colloque organisé du 9 au 12 avril 1991 au Palais Wittgenstein de Düsseldorf par notre Ami le Prof. Raimund THEIS, de l'Université de Duisbourg (v. le *BAAG* n° 90/91, avril-juillet 1991, pp. 399-402).

ne connaissant jamais les limites exactes de leurs possibilités d'action. D'ailleurs, de telles restrictions idéologiques en matière de réception littéraire dans les États totalitaires sont un sujet que les fameux théoriciens de la réception littéraire ont à peine considéré ; par contre, certains chercheurs travaillant dans de telles conditions difficiles ont parlé — avec beaucoup de prudence, évidemment — de ce sujet épineux : « les régulateurs peuvent être si puissants que la réception de certaines œuvres ainsi que des œuvres littéraires de toute une époque soit empêchée », explique *Gesellschaft, Literatur, Lesen*, un livre rédigé par des critiques littéraires est-berlinois, publié en 1973, à propos de la théorie de la réception. Pourtant, ces régulateurs rencontrent parfois des forces opposées : « Les instructions concernant la réception littéraire ne sont pas du tout respectées au sens strict. Les individus ne dépendent pas mécaniquement des circonstances dominantes dans le domaine de la communication littéraire <sup>1</sup>. » L'exposé suivant peut être considéré comme une illustration de cette phrase.

Lorsque, il y a vingt-cinq ans à peu près, j'ai commencé à promouvoir la publication de fameux écrivains français qui étaient mal représentés ou même complètement supprimés en RDA (des écrivains tels que Malraux, Montherlant, Céline, Bernanos, et avant tout Camus et Gide <sup>2</sup>), je n'ai pas toujours compris pourquoi ces écrivains ont été étiquetés si négativement. Dans le cas de Camus, j'ai compris, mais naturellement pas approuvé, que la raison en était son attitude politique des années cinquante ; quant à Gide, j'ai longtemps ignoré les raisons de ce refus décidé. Cet interdit était d'autant plus étonnant que Gide n'a pas été au même degré que Camus l'idole intellectuelle et morale des cercles d'étudiants et d'intellectuels non-conformistes dès les années cinquante. Je n'ai que progressivement compris que la raison de ce refus officiel de Gide en RDA était la suivante : dès le moment où un écrivain s'était une seule fois prononcé

1. Manfred Naumann et al., *Gesellschaft, Literatur, Lesen. Literaturrezeption in theoretischer Sicht*, Berlin & Weimar, 1973, p. 93.

2. Voir p. ex. : Brigitte Sändig, *Albert Camus. Eine Einführung in Leben und Werk*, Leipzig, 1983, 1988<sup>2</sup> ; Albert Camus, *Zwischen Ja und Nein. Frühe Schriften*, éd. par Brigitte Sändig, Leipzig & Weimar, 1986 ; André Gide, *Erzählungen*, éd. par Brigitte Sändig, Berlin, 1981 ; « Situationsbeschreibung. Zur französischen Literatur der Gegenwart », *Sonntag*, 1983, n° 49. Postfaces à : André Gide, *Die Verliese des Vatikan - Die Falschmünzer. Zwei Romane*, Berlin, 1977 ; André Gide, *Stirb und werde*, Leipzig, 1983 ; André Malraux, *So lebt der Mensch*, Berlin, 1977 ; André Malraux, *Die Hoffnung*, Berlin, 1986 ; Henry de Montherlant, *Die Junggesellen*, Leipzig, 1981 ; et un grand nombre d'expertises inédites (Gutachten).

contre une des thèses fondamentales et sacrées de la doctrine politique, il était généralement et pour longtemps discrédité. (C'est pour cette raison que les lecteurs et les rédacteurs non-dogmatiques ont craint les crises rendant trop visible le décalage entre idéologie et réalité du socialisme « réel », p. ex. le soulèvement du peuple hongrois en 1956 ou l'invasion des troupes soviétiques en Tchécoslovaquie en 1968 ; de tels événements ont souvent provoqué des déclarations de la part d'écrivains de l'Ouest qui jusqu'à ce moment-là étaient acceptés en RDA. Ainsi, certaines publications ne pouvaient plus être réalisées après les déclarations de Sartre en 1968 ; même le communiste Louis Aragon s'est rendu plus ou moins inacceptable pour avoir surnommé la Tchécoslovaquie envahie « Biafra de l'esprit ».)

Dans le cas d'un écrivain décédé tel que Gide, rien à craindre à cet égard. Pourtant, les reportages de Gide à propos de l'Union Soviétique, rédigés nombre d'années plus tôt, ainsi que la polémique que ces reportages avaient suscitée ont largement suffi, dans son cas, pour qu'on l'élimine. Rarement les exécuteurs d'un tel procès avaient lu le livre en question, *Retour de l'U.R.S.S.* — dans les bibliothèques à Berlin-Est il n'y en avait aucun exemplaire ; après avoir fait quelques allusions à de vieilles accusations contre Gide de la part de Feuchtwanger, Kisch ou Brecht<sup>3</sup>, on a considéré l'affaire comme réglée.

Ce qu'il y avait de pire : Georg Lukacs, dont les jugements étaient sacro-saints pendant des dizaines d'années en RDA, avait présenté Gide — dans son œuvre *Die Zerstörung der Vernunft* [La destruction de la raison], de 1954 — comme exemple de l'influence de Nietzsche (qui était également mis à l'index). Lukacs a poursuivi ainsi : « Elle [l'influence de Nietzsche] n'est pas du tout réservée à la part réactionnaire de l'intelligentsia<sup>4</sup> » — à laquelle appartenait donc, selon Lukacs, André Gide. Dans le même livre, l'*acte gratuit* de Gide — que Lukacs transforme en *action gratuite* — est présenté, comme tout l'existentialisme d'ailleurs, en tant qu'exemple des « courants décadents qui procèdent exclusivement des besoins de l'intelligentsia individualiste et parasitaire. Ils [ces cou-

---

3. Lion Feuchtwanger, *Moskau. Ein Reisebericht für meine Freunde*, Amsterdam, 1937 ; « Ein Ästhet in der Sowjetunion », *Centum Opuscula*, choisi et édité par Wolfgang Berndt, Rudolstadt, 1956 ; Egon Erwin Kisch, « André Gide macht kehrt », E. E. Kisch, *Œuvres complètes*, éd. Fritz Hofmann et Josef Polacek, Berlin & Weimar, 1960, t. IX, pp. 423-7 ; Bertolt Brecht, « Kraft und Schwäche der Utopie », B. Brecht, *Œuvres complètes*, t. 19, Frankfurt a. M., 1967, pp. 434-8.

4. Georg Lukacs, *Die Zerstörung der Vernunft*, Berlin, 1954, p. 251.

rants] expriment un nihilisme qui ressemble à celui de Nietzsche, certes sur une échelle plus élevée de la démoralisation intérieure <sup>5</sup>... » Des termes tels que « réactionnaire », « décadent », « individualiste », « parasitaire » et « démoralisation » — surtout lorsqu'ils venaient de la plume de Lukacs — déclenchaient automatiquement l'interdiction des œuvres de l'écrivain ainsi caractérisé.

L'église protestante était la seule institution qui voulait se défendre contre un tel automatisme. Ainsi, la maison d'édition « Evangelische Verlagsanstalt Berlin » peut s'attribuer le mérite d'avoir publié, dans l'anthologie *Die Heimkehr des verlorenen Sohnes* [Le Retour de l'Enfant prodigue] de 1970, le premier récit d'André Gide en RDA <sup>6</sup>. Durant les années cinquante, le nom de Gide n'apparaît que dans un mensuel s'adressant aux employés de l'Église protestante : il s'agit d'un compte rendu bienveillant de la correspondance entre Claudel et Gide. À la fin de ce compte rendu, l'auteur cite *L'Osservatore Romano* qui justifie — tout comme Claudel — l'action de mettre à l'index l'œuvre complète de Gide : « Gide a oublié qu'il ne faut pas se moquer de Dieu, même quand on peut se moquer des hommes <sup>7</sup>. » Ici, je constate un accord évident à propos du motif de l'interdiction ; seulement, en RDA, on n'a pas supprimé Gide en raison de ses crimes contre Dieu, mais à cause de ceux contre le pays communiste modèle.

Néanmoins, les maisons d'édition ont commencé, au cours des années soixante, à mettre en question la quasi-interdiction qu'a signifié le verdict de Lukacs pour la publication des œuvres de Gide ainsi que pour celles de presque tous les écrivains dits « modernistes ». En ce qui concerne Gide, dans l'œuvre duquel la censure avait constaté une attitude « anti-soviétique », l'obstacle était particulièrement puissant. Car un tel argument politique pesait beaucoup plus lourd que le reproche de « modernisme » ou d'« esthéticisme », restreint au domaine esthétique ; contre ce dernier reproche, les promoteurs de la littérature mondiale en RDA avaient bien pu « sauver » il y a des années des écrivains comme Proust ou Musil.

Les efforts concernant la publication de Gide ont commencé lorsque « Volk und Welt », la plus grande maison d'édition de littératures étrangères en RDA, a commandé une expertise (Gutachten) à propos de l'an-

---

5. *Ibid.*, p. 284.

6. *Die Heimkehr des verlorenen Sohnes. Erzählungen aus Frankreich*, éd. par Jörg Hildebrandt, Berlin, 1970, 1973<sup>2</sup>.

7. Kurt Ihlenfeldt, « Claudel und Gide. Briefe einer Freundschaft », *Zeichen der Zeit*, 11, 1953, pp. 428-31.

thologie de récits de Gide, parue dans l'édition « Deutsche Verlags-Anstalt Stuttgart ». Ici, brièvement, quelques mots à propos de la pratique consistant à recueillir de telles expertises, pratique qui caractérisait la politique d'édition en RDA : chaque livre qu'une maison d'édition voulait éventuellement publier devait être proposé à la censure par au moins deux experts : un lecteur de la maison d'édition ainsi qu'une deuxième personne, universitaire ou critique indépendant ou travaillant pour une autre institution. J'ai rédigé un grand nombre de telles expertises, quelques-unes d'entre elles — et pour cause, les plus importantes — dans un état de déchirement intérieur ; car il fallait se servir plus ou moins du langage de la censure pour aboutir au résultat souhaité, c'est-à-dire à la publication du livre en question. Chacune de ces expertises est l'illustration en miniature d'une phrase de Karl Jaspers dans sa préface aux écrits de Czeslaw Milosz : « Le mensonge, qu'est-ce que c'est ? La réponse doit être formulée différemment quand les conditions fondamentales de l'existence impliquent la nécessité impérieuse du mensonge <sup>8</sup>. » Le choix du deuxième expert n'était jamais innocent, car la physionomie intellectuelle de celui-ci permettait bien de s'attendre à une attitude bienveillante ou rébarbative. Dans le cas de l'expertise de 1965, il semble qu'on ait voulu provoquer un nouvel interdit ; l'expert choisi, un dur défenseur de la politique culturelle officielle, attaque Gide de façon ignorante et brutale. Tout au début, cet « expert » expose que pour lui le travail commandé n'est pas du tout une occasion de « s'occuper profondément de Gide », car pour faire cela, il faudrait lire toute l'œuvre volumineuse de Gide, ce qui, selon cet expert, ne vaut pas la peine. Il ajoute que, malgré son talent littéraire, Gide n'a rien à dire ; il ajoute de même qu'en attaquant les tabous sociaux, Gide en reste là à mi-chemin, proclamant une « existence idéalisée de vagabondage spirituel » et la « désocialisation complète ». Une page et demie d'accusations confuses finissent par le reproche fait à Gide d'avoir considéré l'art comme un pur plaisir et de n'avoir pris au sérieux que la réalisation de son égo autoritaire. L'expert finit par estimer qu'« aujourd'hui Gide ne nous dit rien <sup>9</sup> » ; par ce « nous » généralisateur il nie de manière autoritaire tout intérêt du public pour cet écrivain. Ainsi, pour une longue période encore, il a détruit toute chance d'une publication de Gide.

Durant cette époque, l'historiographie littéraire officielle en RDA ne savait faire rien d'autre avec Gide que de lui attribuer sans cesse l'incapa-

---

8. Karl Jaspers, préface à Czeslaw Milosz, *Verführtes Denken*, Frankfurt a. M., 1974, p. 7.

9. Alfred Antkowiak, expertise inédite du 29 juin 1965.

cité de reconnaître ce qu'il y a de profondément nouveau dans l'Union Soviétique. On a pratiquement réduit Gide et son œuvre — en tant que « cas Gide » ou « affaire Gide » — à son livre « scandaleux » sur la Russie. Si nous nous référons à Brecht, le livre *Geschichte der deutschen Literatur von 1917-1945* nous apprend : « Gide a formulé ici [dans *Retour de l'URSS*] de façon plus ou moins nette la plupart des mots-clés utilisés par la propagande anti-soviétique des décennies suivantes. Dans sa polémique, il a surtout opposé un idéal petit-bourgeois et utopique du communisme, prolongation et perfection des idées bourgeoises et individualistes, à la réalité de la construction socialiste dans l'Union Soviétique <sup>10</sup> ». Ayant la prétention de disposer de la conception du « vrai » anti-fascisme ainsi que de la bonne compréhension de l'époque historique, les auteurs poursuivent ainsi : « Le cas Gide a montré que la mentalité bourgeoise, dont l'anti-fascisme contingent ne se nourrit que de certaines traces de l'humanisme bourgeois des époques passées sans comprendre le contenu de l'époque actuelle, a pu mettre en danger le front anti-fasciste <sup>11</sup>. » Les auteurs adoptent le jugement d'Anna Seghers en caractérisant le livre de Gide comme une « infraction terrible à la solidarité intellectuelle <sup>12</sup> ». Ils opposent Gide et son œuvre comme un mauvais exemple aux « grands humanistes et réalistes qui ont essayé de tirer profit de l'influence historique du socialisme » : « Gide, par contre, refuse le principe de la littérature réaliste, la mise en valeur des reflets de la réalité ; ses opinions à propos de la liberté artistique sont anachroniques <sup>13</sup>. »

Dans de tels jugements s'exprime une pensée simplificatrice qui réduit la littérature à une instruction pour agir, c'est-à-dire que les énoncés et les actes attribués par l'écrivain à ses personnages sont interprétés comme incitations directes à l'action. Évidemment, sous ce point de vue, les héros homosexuels ou les protagonistes de *l'acte gratuit* dans l'œuvre de Gide doivent être mal vus.

Le dictionnaire *Lexikon fremdsprachiger Schriftsteller von den Anfängen bis zur Gegenwart* s'efforce d'abord de fournir des informations objectives sur la vie et l'œuvre de Gide. Néanmoins, il n'évite pas le sté-

10. *Geschichte der deutschen Literatur 1917-1945*, éd. par un collectif d'auteurs sous la direction de Hans Kaufmann en collab. avec Dieter Schiller, Berlin, 1973, p. 447.

11. *Ibid.*, p. 451.

12. Cité d'après Dieter Schiller, « ... von Grund auf anders ». *Programmatik der Literatur im antifaschistischen Kampf während der dreißiger Jahre*, Berlin, 1974, p. 144.

13. *Ibid.*, p. 145.

réotype obligatoire qui dit qu'en fait Gide « n'a pas fait preuve de compréhension face aux succès et aux problèmes de la réalité [en URSS 14] ». Dans son livre *Schriftsteller der französischen Volksfront*, Wolfgang Klein raisonne de façon pareille : il est d'avis que l'œuvre de Gide est certes l'expression de la tentative pour « garder sa subjectivité critique et exprimer — dans l'œuvre d'art — l'effet destructeur du capitalisme pour les hommes ». L'auteur dit en même temps que l'engagement politique de Gide est devenu une impasse « parce qu'il a seulement tenté de chercher un paradis pour son propre idéal au lieu de trouver les principes qui sont valables pour lui autant que pour les hommes en général 15 ».

Encore dix ans ont passé avant qu'on ait essayé de publier Gide. En 1975, la maison d'édition « Volk und Welt » a chargé un collègue de l'université et moi de rédiger une expertise sur *Les Caves du Vatican* et *Les Faux-Monnayeurs*. Nos deux expertises ont préparé la première grande publication de Gide en RDA, ce qui, certes, n'aurait pas été possible sans un certain processus d'émiettement de la doctrine culturelle monolithique. Il n'y a qu'une seule différence entre les deux expertises : mon collègue, plus âgé que moi, a bien connu tous les antécédents malheureux que j'ai décrits ; ainsi il leur a opposé une argumentation tactique, tandis que moi, moins marquée par ces antécédents, je me suis approchée plus directement de la matière. L'expertise de mon collègue commence par la phrase suivante : « L'œuvre de Gide a été jusqu'à présent un tabou intangible pour les maisons d'édition de notre pays » ; il dresse alors une liste des justifications usuelles de ce tabou et leur oppose l'argumentation suivante : « Un regard sur la critique littéraire marxiste-léniniste — si toutefois on peut parler d'une telle critique par rapport à Gide (en fait, il n'y a que des énoncés polémiques dans lesquels même l'ébauche d'une interprétation valable et satisfaisante fait défaut) — suffit pour constater que le problème se pose différemment. Selon moi, le manque d'analyses scientifiques bien fondées a fait un absolu de certains points de vue discutables dans la pensée de Gide, de sorte qu'ils n'étaient plus clairement reconnaissables dans leur relativité historique, idéologique, esthétique, biographique etc. [...] Ainsi, p. ex., on n'a interprété correctement ni les racines sociales de l'individualisme bourgeois de Gide ni le fait que cet individualisme ait constitué une opposition utile et productive vis-à-vis du nivelage et de la manipulation des hommes ; pour cette raison, on a méconnu les

14. *Lexikon fremdsprachiger Schriftsteller von den Anfängen bis zur Gegenwart*, t. I, Leipzig, 1978, p. 588.

15. Wolfgang Klein, *Schriftsteller der französischen Volksfront. Die Zeitschrift « Commune »*, Berlin, 1978, pp. 185 et 135.

éléments valables de la critique gidienne, la société et la culture de l'époque. »

Par la suite, l'auteur relativise et, en partie, annule les accusations cardinales contre Gide en leur opposant de nouvelles interprétations ainsi qu'une description des méthodes artistiques de l'écrivain. Mon collègue prétend que « Gide doit être publié de la même manière que Proust, Joyce ou Musil », c'est-à-dire qu'il se réfère, face à la censure, aux cas précédents. Selon l'auteur de cette expertise, il est vrai que la conclusion la plus importante que le lecteur peut tirer de l'œuvre de Gide, c'est de prendre connaissance de « l'impossibilité de trouver, à l'intérieur des frontières de la société bourgeoise, des voies qui mènent vers une vie vraiment humaine ». Pourtant, ce qu'il voit de positif dans l'œuvre de Gide, c'est « un sentiment plus approfondi des problèmes de création littéraire, un gain de compréhension et de jugement esthétique, un plaisir de lecture, une augmentation des connaissances littéraires ». Alors, et cela est le point décisif, mon collègue finit par recommander la publication des deux œuvres, certes non pas sans une postface assurant une « interprétation approfondie <sup>16</sup> ».

J'ai été chargée d'écrire cette postface, sans laquelle la publication d'un écrivain si problématique que Gide était inimaginable. J'ai considéré ce travail comme une bonne occasion de présenter, en résumé, Gide et son œuvre. Ma postface commence par une citation qui prouve que Gide s'efforce toujours d'être authentique. Ainsi j'ai réfuté le reproche qu'on a toujours fait à Gide d'être peu sérieux et de ne s'engager à rien. En voulant accentuer cela, j'ai peut-être négligé, en raison de la fermeté de ma position défensive, la légèreté et la joie d'expérimenter dans l'œuvre de Gide.

En soulignant expressément, dans cette postface, l'importance de Gide, j'ai créé une nouvelle situation que le lecteur en chef de la maison d'édition, en tant que responsable des directives politiques, n'a pas pu et n'a pas voulu accepter. À la fin d'une discussion de plusieurs heures il a avancé contre moi l'argument suivant : selon lui, ma postface provoque chez le lecteur la question de savoir pourquoi un écrivain aussi important que Gide n'a pas été publié plus tôt en RDA. J'ai pu répondre aussitôt que la responsabilité de ce fait n'était pas la mienne.

*Les Caves du Vatican* et *Les Faux-Monnayeurs* ont été publiés en 1978. La réception de cette œuvre par le public ne peut pas être exactement mesurée, car des analyses socio-littéraires n'existent pas ; d'ailleurs, le tirage déterminé à l'avance à 12 000 exemplaires — nombre qui était la

---

16. Gerhard Schewe, expertise inédite de décembre 1975.

règle dans le cas d'écrivains si problématiques — a été décidément au-dessous de la demande réelle. Du moins, les tirages suivants, parus relativement vite après et dont les chiffres ont été assez élevés, prouvent l'intérêt du public : le deuxième tirage de 1980 s'est élevé à 15 000 exemplaires, suivi par un troisième tirage de 30 000 exemplaires en 1985. En tant que livre de poche, l'édition « Aufbau-Verlag » a même lancé, en 1987, un tirage de 100 000 exemplaires des *Faux-Monnayeurs*.

Les obstacles une fois franchis, d'autres publications du même écrivain ont pu suivre beaucoup plus vite. En 1977, l'édition « Volk und Welt » m'a chargée de faire un choix des récits de Gide publiés dans l'anthologie de l'édition « Deutsche Verlags-Anstalt » et dans l'édition française de la Pléiade. Le critère prédominant que j'ai dû suivre en faisant ce choix était celui des faits sociaux abordés et peints dans les récits en question, ce qui était plus ou moins conforme à mon opinion de cette époque-là. Dans mon analyse, j'ai écrit à cet égard : « La décision sur l'importance sociale des récits de Gide ne doit pas dépendre de l'intensité avec laquelle ces récits traitent explicitement les problèmes sociaux, mais doit prendre en considération la capacité de Gide de mettre en relief les tensions provoquées, dans le domaine psychique, par les contradictions sociales parfois encore inconscientes <sup>17</sup>. »

Sous ce point de vue, j'ai recommandé de publier *Paludes*, *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *La Symphonie pastorale*, *L'École des femmes avec Robert et Geneviève*, ainsi que *Thésée* ; l'anthologie contient également *Les Nourritures terrestres* et *Le Retour de l'Enfant prodigue*, œuvres que j'avais recommandées sous réserve. *Isabelle*, *Le Voyage d'Urien* ainsi que *Le Prométhée mal enchaîné* n'ont pas été publiés. Même si le nombre de pages prévu pour cette anthologie a mis des bornes strictes à mon choix, je le trouve, aujourd'hui, trop insouciant (étant donné que dans une société fermée comme celle de la RDA, la non-publication d'un livre signifiait sa non-existence). Qu'est-ce qui m'a menée — je me pose cette question aujourd'hui — à éliminer une œuvre telle que *Le Prométhée mal enchaîné* ? Certes, je peux alléguer des raisons objectives ; pourtant, les risques d'un tel choix subjectif, arbitraire même, se montrent clairement.

Restait encore l'œuvre autobiographique de Gide. Le livre autobiographique le plus important, *Si le grain ne meurt*, a paru sans difficultés en 1983, dans la maison d'édition Reclam à Leipzig <sup>18</sup>. Le journal *Neue Zeit*, quotidien du parti chrétien, a honoré cette publication par un compte rendu. (C'est également ce journal qui seul a évoqué la mémoire de Gide

17. Brigitte Sändig, expertise inédite du 12 décembre 1977.

18. André Gide, *Stirb und werde*, Leipzig, 1983.

lors du trentième anniversaire de sa mort). L'auteur du compte rendu a souligné l'importance de cette première publication autobiographique de Gide en RDA en disant que « le caractère et la spécificité des livres de Gide ne peuvent s'expliquer que par rapport à sa personnalité contradictoire qui se manifeste par l'opposition d'éléments bourgeois et non-conformistes, de la religiosité et de l'audacieuse liberté de la pensée, de la précaution timide et de la sincérité absolue <sup>19</sup> ». Il semble que les traces de la doctrine de Lukacs aient enfin totalement disparu.

La maison d'édition « Volk und Welt » s'est engagée, depuis 1980, à publier un choix de textes du *Journal* de Gide. Tout comme ce projet, un grand nombre d'autres projets difficiles et compliqués se tramèrent durant des années jusqu'à ce que, finalement, la réunification allemande et, de ce fait, l'unification du marché littéraire aient complètement changé la situation.

Au début de l'année 1990, on m'a priée de rédiger, pour la revue *Weltbühne*, un article concernant les reportages de Gide sur l'Union Soviétique <sup>20</sup>. Rarement, j'ai si vite et avec tant de plaisir rédigé un article ; je pouvais enfin dire clairement que les écrits soi-disant anti-soviétiques de Gide étaient loin de l'être. La littérature originaire des camps soviétiques montre une réalité vraiment cruelle, pendant que Gide, d'une part à cause d'un manque d'informations, d'autre part en raison d'une certaine sympathie qu'il garde quand même, n'a exprimé que quelques blâmes assez tempérés vis-à-vis de l'Union Soviétique.

---

19. U.-E. Böttger, « Kalenderblätter für André Gide », *Neue Zeit*, 42, 19 février 1981.

20. Brigitte Sändig, « Hoffnung und Enttäuschung », *Die Weltbühne*, 26, 26 juin 1990, pp. 811-4.